1

**Le rôle des langues romanes - français, espagnol, italien - dans l’enrichissement du vocabulaire géorgien**

Une même langue peut se retrouver de différentes façons et pour des raisons historiques les plus diverses sur des territoires tant avoisinants que fortement éloignés du sien, entrer en interaction avec d’autres langues et acquérir différents valeurs, fonctions et statuts. L’empruntreprésente un des résultats de cette interaction.

Aux critiques qui lui reprochaient d’utiliser trop de mots étrangers (tels *originaluri, sentimentaluri*…) dans ses articles que le grand écrivain géorgien des XIXe-XXe ss. Ilia Tchavtchavadzé publiait dans des revues et journaux, il répond :

Vous avez perçu comme mots étrangers *originaluri, sentimentaluri* et bien d’autres utilisés dans mon article du mois d’avril. Il est vrai que ce ne sont pas des mots géorgiens, mais toute l’humanité les utilise. Tous les peuples, même peu cultivés et qui ont au moins une fois mis pied en Europe, ont introduit et ont adapté ces mots comme les leurs propres. Alors ce ne devrait pas être blâmable que nous les utilisions aussi. […] Si j’avais inventé de nouvelles formes avec le sens de ces mots, ils auraient été aussi incompréhensibles pour tous que ces mots le sont pour certains d’entre nous : quoi qu’il en soit, l’homme cultivé comprend très bien ces mots, mais ceux que j’aurais inventés à leur place, seraient totalement incompréhensibles autant pour les hommes cultivés que non cultivés. Même si je ne les utilisais pas, ils s’introduiraient tout seuls, en catimini, comme l’ont fait les mots : *poema*, *poesia*, *filosofia*, *kritika*, *loguika* et bien d’autres. Ce n’est répréhensible chez aucun peuple. C’est celui qui condamne l’introduction de ce type de mots dans sa langue qui ment au public[[1]](#footnote-2).

L’emprunt de mots d’une langue à une autre constitue le quatrième grand moyen de transformation et d’élargissement du vocabulaire à côté du changement sémantique, de la dérivation et de la formation de phraséologismes.

Un emprunt est un mot nouveau, non pas construit à partir d’éléments indigènes, mais emprunté à une autre langue et adapté. Tout emprunt est précédé et motivé par un model

 2

culturel extralinguistique et, de la même manière, tout contact culturel se manifestera par des traces d’emprunts[[2]](#footnote-3).

Le problème des emprunts, c’est la question sûrement la plus étudiée, mais en même temps la plus actuelle vu le fait que la langue est un organisme vivant qui est en perpétuelle interaction (sur son propre territoire ou en dehors de lui) avec d’autres langues ce qui entraîne une inter-influence mutuelle sous des conditions et dans des domaines les plus divers de l’activité humaine. En même temps, la nature des emprunts, le niveau de leur adaptation et intégration dépendent, outre des conditions extralinguistiques, de l’appartenance de deux langues à des familles de langues, du niveau et de la nature de la parenté entre elles.

Aussi, lorsqu’on commence à étudier le phénomène de l’emprunt, se pose-t-on toujours de multiples questions : qu’est-ce qui détermine les emprunts, quelles sont les voies et les conditions par lesquelles les mots de telle ou telle langue s’introduisent dans une autre, quelles sont les possibilités qu’offre la langue d’accueil pour que le mot emprunté soit accepté, utilisé, assimilé, intégré et qu’il se soumette à des maniements à l’intérieur de la langue d’accueil, qu’il s’y assimile, s’y intègre et devienne la propriété de cette langue.

L’emprunt est un phénomène à la fois universel et particulier en fonction de la langue d’accueil, de la langue emprunteuse.

Si l’on suit de près la réflexion de l’écrivain géorgien que je viens de citer, on peut constater qu’il y a des emprunts inévitables, universellement partagés, et d’autres qui seraient spécifiques pour telle ou telle langue emprunteuse. Ce qui nous permet de constater qu’il existe des emprunts universellement transparents, dont les mots énuméré par l’écrivain géorgien.

 3

L’intégration du mot emprunté à la langue emprunteuse se fait de manières très diverses selon les mots et les circonstances. […] L’intégration, selon qu’elle est plus ou moins complète, comporte des degrés divers : le mot peut être reproduit à peu près tel qu’il se prononce (et s’écrit) dans la langue B (la langue source). […] À un niveau plus avancé d’intégration, seuls quelques traits très fréquents de la langue B sont maintenus. […] Enfin, l’intégration est totale quand tous les traits étrangers à A (langue emprunteuse) disparaissent et se voient substituer les traits les plus voisins ou non de B, avec parfois des rapprochements avec certains autres mots de B[[3]](#footnote-4).

Dans tous les cas, une chose est incontestable : le mot emprunté peut devenir la propriété de la langue d’accueil s’il peut obéir à des lois internes de cette dernière. Ainsi, les emprunts peuvent enrichir la langue emprunteuse grâce à sa structure interne, et surtout grâce à des moyens qu’elle possède pour former d’autres mots à partir des mots empruntés.

Parmi les langues auxquelles le géorgien a emprunté le nombre considérable de son vocabulaire, se trouvent trois langues romanes - le français, l’espagnol, l’italien - qui, elles-mêmes ont

beaucoup emprunté entre elles et surtout au grec, au latin et à bien d’autres langues qui furent, pour le géorgien aussi, une source d’enrichissement.

Nous tenons à souligner que les emprunts à ces trois langues romanes sont surtout conditionnés par des raisons culturelles. Du point de vue de la genèse, il n’y a aucune parenté entre le géorgien et ces trois langues romanes, vu le fait que le géorgien ne fait même pas partie des langues indoeuropéennes. En plus, c’est une langue agglutinante qui possède d’innombrables moyens de la formation de mots nouveaux par la voix de la transformation et de la dérivation.

Le dictionnaire de langue géorgienne de huit volumes recense 112.949 unités lexicographiques. Pour ce qui est du dictionnaire géorgien de mots étrangers le plus récent, dont la publication date de 2007 (avec 27 000 comme nombre d’entrées) et 200 000 définitions), il fixe 1839 mots empruntés au français, 449 mots empruntés à l’italien, 188 mots empruntés à l’espagnol.

 4

L’étude de ces emprunts nous a montré que ces trois langues n’en ont pas toujours été des sources directes. Elles ont souvent joué le rôle d’intermédiaire. Lorsque le géorgien n’a pas emprunté directement au grec, au latin ou à d’autres langues, c’est par l’intermédiaire du français, de l’espagnol et de l’italien qu’une partie considérable des mots d’origine d’autres langues se sont retrouvés au sein du vocabulaire du géorgien (au total 229 mots).

L’analyse statistique nous a montré que c’est par l’intermédiaire du français que 189 mots d’origine d’autres langues (12 mots espagnols, 23 – italiens, 64 – latins, 41 – grecs, 21 – arabes et 28 mots d’origine anglaise, turque, portugaise, indienne, etc.) se sont retrouvés au sein du vocabulaire géorgien.

Quant à l’espagnol, il a servi d’intermédiaire pour 25 mots, dont d’origine arabe (7 mots), latine (4 mots), aztèque (4 mots), italienne (3 mots), grecque (2 mots) et 5 autres mots d’origines différentes.

L’italien, lui, a servi d’intermédiaire pour 15 mots, dont 11 mots d’origine latine, 2 mots d’origine française, 1 mot d’origine grecque et 1 mot d’origine arabe.

Le domaine des emprunts étant très vaste, nous n’allons aborder que des emprunts lexicaux qui (emprunt lexical) « n’est qu’un domaine particulier à l’intérieur des emprunts et interférences linguistiques » (Martin-Ditrich Glessgen, *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 273).

Au niveau des emprunts lexicaux, nous avons fait le dénombre des parties du discours empruntés et nous avons constaté que le géorgien emprunte surtout les noms – 1632 (d’origine française), 428 (d’origine italienne) et 188 (d’origine espagnole) ; ensuite les adjectifs – 114 (d’origine française), 7 (d’origine italienne). Il est à noter que le géorgien n’emprunte à l’espagnol que les noms

 5 (simples ou composés) et à l’italien, il emprunte aussi des adverbes que nous avons comptés au nombre de 9. Le géorgien emprunte au français 87 mots composés, ainsi que des phraséologismes.

En même temps, le géorgien emprunte à ces trois langues romanes 132 mots et expressions écrits en lettres latines, dont 63 mots et expressions – au français, 68 – à l’italien et 1 – à l’espagnol.

Quant aux emprunts des verbes, c’est une question assez délicate, surtout pour le géorgien qui ne possède pas, comme le remarque l’un des linguistes géorgiens le plus connu, le professeur Arnold Tchikobava[[4]](#footnote-5), les formes de l’infinitif. En nous basant sur cette affirmation du scientifique géorgien, nous tenons à souligner la spécificité du verbe géorgien qui, dans les dictionnaires de langue ne figure pas sous forme de l’infinitif, vu le fait qu’à la différence des langues indoeuropéennes, différentes formes du verbe géorgien, ayant, la plupart, 14 différentes catégories grammaticales, forment des unités lexicales à part, et, par conséquent, des entrées de dictionnaire à part. L’analyse nous a montré que ce n’est pas la forme de l’infinitif que le géorgien emprunte, il ne peut pas emprunter le verbe, il le forme par ses propres moyens en rajoutant au radical du nom emprunté à la fois trois désinences : « -ir », « -eb » et « -a », dont les deux premiers sont les désinences du verbe et le troisième du nom. Finalement, ce n’est pas un infinitif qu’il forme, mais un substantif verbal.

Quels sont les changements que les mots empruntés subissent quand ils sont intégrés dans le système grammatical du géorgien ?

Il est à souligner que les mots empruntés à l’italien et à l’espagnol changent moins leur forme que ceux empruntés au français. La raison en est le fait que l’italien et l’espagnol ont une transcription

 6 phonétique à quelques exceptions près ce qui les rapproche du géorgien. Presque le tiers du vocabulaire que le géorgien emprunte à l’italien représente les termes musicaux, on en a compté 139. 41 mots sont empruntés du domaine de l’art, 21 mots du domaine des finances, 32 mots sont les termes de nourriture et de boisson, etc. La quasi-totalité de ces emprunts ne subissent aucun changement, on dit et on écrit : *acapella* - აკაპელა (*acapela*), *andante* - ანდანტე (*andante*), *decrescendo* – დეკრეშენდო (*dekrechendo*), etc. Certains noms en « o » et « a » reçoivent en géorgien « i » du nominatif :*bandito* - ბანდიტი (*banditi*), *marinista* - მარინისტი (*marinisti*); *canzone* devient კანცონა (*kantsona*), etc. Quand le géorgien emprunte le mot italien au pluriel, il lui donne la forme géorgienne du pluriel : *carbonari* - კარბონიერ-ებ-ი (*carbon-ier-eb-i*).

Tous les mots composés empruntés à l’italien s’écrivent en un seul mot et gardent la même prononciation qu’en italien : *bella donna* - ბელადონა (*beladona*), *terra cota* - ტერაკოტა (*terakota*), *bel canto* - ბელკანტო (*belkanto*), mais *belvedere* deviendra ბელვედერ-ი (*beleveder-i*), etc.

Quant aux emprunts à l’espagnol dans les domaines divers (militaire, maritime, faune, flore, art, etc.), les mots terminés en consonne reçoivent le « i » du nominatif : *alcazar* - ალკასარ-ი (*alkasar-i*), *galion* - გალიონ-ი (*galion-i*), *condor* - კონდორ-ი (*kondor-i*), *fueros* - ფუეროს-ი (*fueros*-i), etc. Les mots terminés en « e » reçoivent le « i » du nominatif : *grande* - გრანდ-ი (*grand-i*), *infante* - ინფანტ-ი (*infant-i*). La flexion espagnole du pluriel est remplacée par la flexion géorgienne : *castanetas* - კასტანიეტ-ებ-ი (*kastaniet-eb-i*) ; *comprachicos* - კომპრაჩიკოს-ებ-ი (*kompratchikos-eb-i*). Il est à noter que dans ce dernier mot, le géorgien garde la terminaison espagnole du pluriel tout en rajoutant la désinence géorgienne. Parmi les emprunts à l’espagnol, nous n’avons repéré que quatre mots composés : *auto da fe* (d’origine portugaise) –აუტოდაფე (*autodafe*),

 7

*contrabando* - კონტრაბანდ-ა (*kontraband-a*), *contrabandista* - კონტრაბანდ-ისტ-ი (*kontrabandist-i*), *sanbenito* - სანბენიტო (*sanbenito*).

Tous les noms et les adjectifs empruntés au français reçoivent le suffixe du nominatif « i » ou « a », tous les substantifs verbaux – « a » : le mot français « abrasif » peut être à la fois nom et adjectif ; pour le nom, le géorgien dit et écrit „აბრაზივი“ (*abraziv-i*) et pour l’adjectif, il le forme avec le suffixe servant à produire les adjectifs „ულ (*ul*)“, ce qui donne en géorgien აბრაზი-ულ-ი (*abrazi-ul-i*) ; il y a encore une modification, à savoir, devant la voyelle « უ » (*u*) se perd la consonne « v ».

Selon les linguistes géorgiens, le substantif verbal est formé à partir du verbe et possède les marqueurs du nom et du verbe. Une autre spécificité consiste dans le fait que le substantif verbal ne possède pas la catégorie de la personne et il ne peut pas se conjuguer. En revanche, comme tous les verbes n’ayant pas la catégorie de la personne, les substantifs verbaux se déclinent et dans la phrase ils remplissent les mêmes fonctions syntaxiques que les noms.

Avec les emprunts des substantifs verbaux, plutôt, avec la création des substantifs verbaux à partir des noms empruntés au français et à l’italien, nous sommes en présence de l’enrichissement du géorgien en éléments grammaticaux, à savoir, en affixes : ainsi, avec cette opération linguistique, le géorgien emprunte et assimile les préfixes « dé » et « dis » qui confèrent aux mots le sens opposé : débloquer - დე-ბლოკ-ირ-ებ-ა (*de-blok-ir-eb-a*); discréditer - დის-კრედიტ-ირ-ებ-ა (*dis-kredit-ir-eb-a*). En même temps, le suffixe géorgien « ებ » (*eb*), qui sert à la formation des mots abstraits, se voit

 8 élargir le sens servant à former les substantifs verbaux concrets et communs aussi : isoler - იზოლ-ირ-ებ-ა (*izol-ir-eb-a*); niveler - ნიველ-ირ-ებ-ა (*nivel-ir-eb-a*), etc.

Ainsi les 76 substantifs verbaux que nous avons repérés parmi les emprunts au français et les 5 – parmi les emprunts à l’italien, sont devenus la propriété du géorgien vu le fait qu’ils sont fixés dans le dictionnaire, mais ils n’ont pas tous la même intensité d’occurrence. Parmi les 47 substantifs verbaux que nous pensons être utilisés plus ou moins souvent et dont les locuteurs géorgiens reconnaissent facilement le sens, il y en a 13 qui sont déjà intégrés dans la langue géorgienne sous une autre forme de substantifs verbaux (balancer - და-ბალანს-ებ-ა (*da-balans-eb-a*), débuter - დებიუტ-ი (*debiut-i*), débaucher - დებოშ-ი (*deboch-i*), dégrader - დე-გრადაცი-ა (*de-gradaci-a*), démobiliser - დე-მობილიზაცი-ა (*de-mobilizaci-a*), diriger - დირიჟორ-ობ-ა (*dirijor-ob-a*), discréditer - დის-კრედიტა-ცი-ა (*dis-kredita-tsi-a*), sonder - ზონდაჟ-ი (*zondaj-i*), calquer - კალკ-ი (*kalk-i*), compromettre - კომპრომატ-ი (*kompromat-i*), motiver - მოტივა-ცია (*motiva-ci-a*), saboter - საბოტაჟ-ი (*sabotaj-i*), symboliser - სიმბოლო (*simbolo*). 26 substantifs verbaux nous paraissent être créés artificiellement (baisser - ბეს-ირ-ებ-ა (*bes-ir-eb-a*), blanchir - ბლანშ-ირ-ებ-ა (*blanchir-eb-a*), brocher - ბროშუ-ირ-ებ-ა (*brochu-ir-eb-a*), bouder - ბუდ-ირ-ებ-ა (*bud-ir-eb-a*), déborder - დე-ბორდ-ირ-ებ-ა (*de-bord-ir-eb-a*), décaper - დე-კაპ-ირ-ებ-ა (*de-kap-ir-eb-a*), déboucher - დე-ბუშ-ირ-ებ-ა (*de-buch-ir-eb-a*), décater - დე-კატ-ირ-ებ-ა (*de-kat-ir-eb-a*), détonner - დე-ტონ-ირ-ებ-ა (*de-ton-ir-eb-a*), défibrer - დე-ფიბრ-ირ-ებ-ა (*de-fibr-ir-eb-a*), défiler - დე-ფილ-ირ-ებ-ა (*d-fil-ir-eb-a*), cabrer - კაბრ-ირ-ებ-ა (*kabr-ir-eb-a*), capoter - კაპოტ-ირ-ებ-ა (*kapot-ir-eb-a*), coter - კოტი-ირ-ებ-ა (*kot-ir-eb-a*), couper - კუპ-ირ-ებ-ა (*kup-ir-eb-a*), manquer - მანკ-ირ-ებ-ა (*mank-ir-eb-a*), panacher - პანაშ-ირ-ებ-ა (*panach-ir-eb-a*), parer - პარ-ირ-ებ-ა (*par-*

9 *ir-eb-a*), piquer - პიკ-ირ-ებ-ა (*pik-ir-eb-a*), plaquer - პლაკ-ირ-ებ-ა (*plak-ir-eb-a*), poncer - პონს-ირ-ებ-ა (*pons-ir-eb-a*), profiler - პროფილ-ირ-ებ-ა (*profil-ir-eb-a*), jalonner - ჟალონ-ირ-ებ-ა (*jalon-ir-eb-a*), filer - ფილ-ირ-ებ-ა (*fil-ir-eb-a*), flâner - ფლან-ირ-ებ-ა (*flan-ir-eb-a*), frapper - ფრაპ-ირ-ებ-ა (*frap-ir-eb-a*)).

L’étude de soit disant « verbes » d’emprunt nous a montré qu’il y a juste la racine qui a une similitude avec la langue source, les éléments linguistiques qui servent à créer d’autres mots de la même famille sont toujours ceux qui ne caractérisent que le système linguistique géorgien. C’est pour cette raison que nous affirmons que ces mots ne peuvent plus être considérés comme des emprunts. Les exemples suivants confirment notre affirmation concernant la formation des substantifs verbaux à partir du nom emprunté : le nom « barrage » est intégré au système lexical géorgien par l’ajout du « i » nominatif à la forme sonore française – „ბარაჟი“ (*baraj-i*); en français le verbe est « barrer », tandis que le substantif verbal géorgien c’est „ბარაჟ-ირ-ებ-ა“ (*baraj-ir-eb-a*). « Brochure » devient „ბროშურ-ა“ (*brochour-a*) ; le verbe français c’est « brocher », le substantif verbal géorgien – „ბროშუ-ირ-ებ-ა“ (*brochou-ir-eb-a*).

Le dictionnaire de langue fixe comme emprunt seulement le nom et toutes les autres formes formées sur le radical du nom emprunté ne sont plus évoquées comme emprunts. C’est cette approche que nous partageons pleinement. En même temps, nous pensons que deux types de dictionnaire doivent absolument relater l’origine de mots : le dictionnaire de mots étrangers devrait recenser les emprunts que j’appellerais du premier niveau et les fixer en tant que des emprunts ; quant aux mots dérivés des emprunts, c’est le dictionnaire étymologique qui devrait donner l’origine de la racine à partir de laquelle le mot est formé.

 10

De ce fait, je me permets de contester l’approche des lexicographes géorgiens qui ont mis les verbes (plutôt, les substantifs verbaux) parmi d’autres emprunts lexicaux.

Nous partageons l’idée de l’auteur de « La linguistique romane » qui souligne que « Le cheminement des emprunts d’une langue à une autre et ensuite à de nouvelles langues n’est pas toujours facilement identifiable » (Martin-Ditrich Glessgen, *op. cit.,* p. 279) et c’est la question la plus discutable dans la lexicographie géorgienne. C’est sûrement pour cette raison que nous avons découvert, lors de notre recherche, pas mal de discordances entre différents lexicographes quant à la source initiale du mot emprunté. Nous n’allons citer qu’un exemple, celui du mot « académie ». Pour l’auteur du récent dictionnaire des mots étrangers, ce mot serait emprunté au français. Dans le dictionnaire de langue, datant de 1985, les auteurs signalent le grec comme source. Nous partageons l’approche de ces derniers pour plusieurs raisons : la première, c’est la raison temporelle. Dans la langue française, le mot n’apparaît qu’en 1508 ; en plus, elle ne l’emprunte pas directement au grec, mais au latin. En Géorgie, déjà au IVe siècle, une bonne éducation fondée sur la poésie et la philosophie grecques, avait été en usage en Ibérie (autrement Géorgie orientale) et en Colchide (Géorgie occidentale). A cette époque, près de la ville de Phasis (Poti actuel au bord de la mer Noire) fonctionnait une école philosophique où de jeunes gens venus de l’Empire oriental romain et d’autres coins éloignés, recevait une éducation solide dans une école philosophique qu’on appelait Académie. Plus tard, il existe des académies, dans le sens des établissements d’enseignement, déjà au XII siècle dans différentes villes de Géorgie. Vu les relations étroites au Moyen Age entre la Byzance et la Géorgie, le mot est, sans aucun doute, emprunté directement au grec. Il y a aussi un moment révélateur, si dans « le jardin d’Akadêmos, c’est Platon qui enseignait, en Géorgie, à l’Académie

11

d’Ikaltho, au XII siècle, c’étaient les néo-platoniciens géorgiens qui menaient leur activité scientifique et éducative. Une autre raison, c’est l’intégration formelle du mot par le biais de son adaptation « graphique » et phonétique : et la prononciation et la graphie sont à la manière grecque : en grec on écrit *akadêmia* et la prononciation est phonétique ; c’est pareil en géorgien, on écrit et on prononce *académia* (აკადემია), c’est-à-dire il y a autant de sons que de lettres.

Un autre objectif que nous nous sommes fixé est de montrer que le géorgien, qui, tout au long de son histoire, a énormément emprunté à toutes sortes de langues (surtout au grec et au latin qui sont devenus des sources universelles d’enrichissement pour la plupart des langues) a su, néanmoins, préserver son identité. Quels sont les moyens que le géorgien utilise non seulement pour s’approprier les mots empruntés, mais créer parallèlement une multitude de mots en se basant sur le radical du mot emprunté.

Comme je viens de le souligner, le géorgien est une langue agglutinante (synthétique) qui a recours à la combinaison de différents morphèmes lexicaux et dérivationnels pour la formation des mots nouveaux.

Grâce à la formation parasynthétique de mots nouveaux, le géorgien, en se basant sur le radical (mot-base ou thème) de mots empruntés, peut former plusieurs autres mots de la même famille, et avoir finalement encore plus de mots de la même racine que le mot emprunté ne l’a dans la langue source. Ainsi se réalisent une adaptation et une assimilation complète du mot emprunté dans la langue emprunteuse.

A titre d’exemple, je vais citer le mot « finance » que le géorgien emprunte au français et lui donne la forme du pluriel - ფინანს-ებ-ი (*financ-eb-i*) ; « financer » aura pour équivalent géorgien le

12

substantif verbal - და-ფინანს-ებ-ა (*da-financ-eb-a*), de même que le nom  « financement »; « financier,ière » se transformera en - ფინანს-ისტ-ი (*financ-ist-i*). Comme nous voyons, le géorgien, dans ce cas-là utilise, par analogie, le suffixe, que nous appelons « universellement transparent ou suffixe universel « – iste » pour former le nom de profession ; et „ფინანს-ურ-ი“ (*finans-ur-i*) comme adjectif ; « financièrement » deviendra „ფინანს-ურ-ად“ (*financ-ur-ad*). Le français possède encore un mot de la même racine, à savoir, le verbe « financiariser » auquel pourrait correspondre le substantif verbal géorgien „გა-ფინანს-ებ-ა“ (*ga-financ-eb-a*). Le géorgien, possédant d’innombrables affixes ou morphèmes grammaticaux, forme encore trois mots, dont un substantif - და-მ-ფინანს-ებ-ელ-ი (*da-m-financ-eb-el-i*), celui qui finance -, et trois adjectifs : და-სა-ფინანს-ებ-ელი-ი (*da-sa-financ-eb-el-i*), ce qui est à financer ; და-ფინანს-ებ-ულ-ი (*da-financ-eb-ul-i*), ce (ou celui) qui a été financé ; და-ფინანს-ებ-ად-ი (*da-financ-eb-ad-i*), ce qui peut être financé. Concernant ce dernier adjectif, il est à noter qu’il est formé à l’aide d’un suffixe « ad » qui sert à former le comitatif ou le causatif et qui n’est pas répertorié parmi les suffixes que le géorgien possède pour former des mots de catégories différentes. Mais il y a une tendance qui montre que ce suffixe peut prendre pied parmi d’autres, puisqu’il existe en géorgien quelques rares adjectifs formés à partir du suffixe « ad », désinence du comitatif, qui serait l’équivalent du suffixe français « able » - *msxvrev-ad-i*, (ce qui peut être brisé), *mtvrev-ad-i* (ce qui peut être cassé, etc.) - cassable. Ce qui veut dire qu’il caractérise le nom, alors, à notre avis, il peut être utilisé pour la formation des adjectifs à partir du comitatif.

Mais à la différence des noms au comitatif (პურადი *pour-ad-i* – hospitalier ; გულადი *goul-ad-i* – courageux), ces adjectifs seront formés à partir des substantifs verbaux ou des participes, ces

13

derniers se prêtant à la déclinaison et pouvant avoir la forme du comitatif : გაკეთებ-ად-ი *gaketheb-ad-i* – faisable ; გაშიფვრ-ად-ი *gachifvr-ad-i* – déchiffrable.

Une autre raison pour laquelle le géorgien n’a jamais perdu son identité, malgré toutes les péripéties historiques, malgré une situation du bilinguisme tout au long des siècles, c’est sa structure syntaxique qui est très flexible et, plus particulièrement, le fait qu’il n’emprunte pratiquement à aucune langue le verbe qui est l’élément sémantique le plus important pour produire le sens de la phrase et de tout énoncé de différentes grandeurs. Par exemple, il se peut que dans une phrase à 6 mots, 4 soient des emprunts, mais le verbe est toujours géorgien.

 Si les mots empruntés pouvaient entendre parler les Géorgiens, 4 parmi eux se reconnaîtraient dans la phrase suivante : « ფსიქოლოგიურ კონცეფციათა ტოტალური რეფორმა გარდუვალი იყო » - *Fsiqologuiur koncepciata totaluri reforma garduvali iko* (Céline, « Voyage au bout de la nuit », traduction géorgienne, p. 104) – « la réforme totale des conceptions psychologiques était inévitable ». Le groupe sujet se compose de deux emprunts au français – *totaluri* (totale) et *reforma* (réforme), d’un emprunt au grec - *fsiqologuiur* (psychologique) et d’un emprunt au latin - *koncepciata* (conceptions). Le prédicat nominal à l’imparfait est un mot purement géorgien, sans lequel ces mots ne comprendraient pas leur fonction dans cette phrase.

Les conclusions que nous avons tirées de notre analyse sont les suivantes :

1. Le mot emprunté peut devenir la propriété de la langue d’accueil s’il peut obéir à ses lois internes. La plupart des emprunts aux trois langues romanes se soumettent aux lois internes du système grammatical du géorgien. La quasi-totalité de mots empruntés se déclinent et acceptent les affixes qui servent à produire d’autres mots de différentes natures grammaticales. C’est surtout la formation parasynthétique qui lui est propre (გა-მ-ე-კონტროლ-ებ-ინ-ა (*ga-m-e-*

14

*kontrol-eb-in-a*) – « je devais contrôler », გა-დეზერტ-ირ-ებ-ა (*ga-dezert-ir-eb-a*) – « devenir déserteur », რევოლუცი-ობა-ნ-ა (*revoluci-oba-n-a*) – « jouer à la révolution »). Ainsi, le mot emprunté et assimilé peut accueillir des formes multiples et plus de formes qu’il ne possède dans la langue de départ. Ce qui nous permet de constater que c’est la langue dont la structure est variée, complexe, ouverte à une évolution et, de ce fait, se prêtant à de multiples maniements, qui possède plus de moyens de préserver son identité. Et le géorgien possède une souplesse et une flexibilité extraordinaires.

1. Le géorgien a su garder son identité à travers des siècles parce qu’il a été à la fois ouvert aux influences étrangères dans des secteurs divers de l’activité humaine (économie, agriculture, armée, industrie, sport, culture (au sens le plus large du terme), vie quotidienne, etc.) et, en même temps, il a su maintenir son statut de la langue officielle du pays dans laquelle s’opèrent l’administration du pays, l’éducation, la création d’une littérature des plus anciennes du monde, il a toujours été et reste la base de la conscience nationale du peuple géorgien, un vecteur de cohésion sociale.

**Bibliographie**

1. Charaudeau, Patrick, *Grammaire du sens et de l’expression*, Paris, Hachette Livre, 1992, 927 p.
2. Dubois, Jean, *et al*., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas/HER, 2001 [1994], 514 p.
3. Glessgen, Martin-Dietrich, *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin, 2007, 480 p.

15

1. თეზელაშვილი, სოლომონ (ბიჭი), *უცხო სიტყვათა ლექსიკონი*, Thezelachvili, Solomon (Bitchi), *Dictionnaire des mots étrangers*, Tbilissi, Meridiani, 2007, 1053 p.
2. საქართველოს სსრ მეცნიერებათა აკადემია, ენათმეცნიერების ინსტიტუtი, ქართული საბჭოთა ენციკლოპედია, *ქართული ენის განმარტებითი ლექსიკონი*, Académie des sciences de RSS de Géorgie, Institut de linguistique, Encyclopédie géorgienne, *Dictionnaire de langue géorgienne*, Tbilissi, 1996, 591 p.
3. ჭავჭავაძე, ილია, *რჩეული ნაწერები ხუთ ტომად, ტომი 3, წერილები ლიტერატურასა და ხელოვნებაზე,* Tchavtchavadzé, Ilia, *Œuvres choisies en cinq tomes.* T. 3. *Articles sur la littérature et l’art*, Tbilissi, Sabchota Sakartvelo, 1986, 495 p.
1. ილია ჭავჭავაძე, *რჩეული ნაწერები ხუთ ტომად, ტომი 3, წერილები ლიტერატურასა და ხელოვნებაზე*, თბილისი Tbilissi, Sabchota Sakartvelo, 1986, p. 49. [↑](#footnote-ref-2)
2. Martin-Ditrich Glessgen, *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 273. [↑](#footnote-ref-3)
3. Jean Dubois, *et al*., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas/HER, 2001 [1994], p. 177-178. [↑](#footnote-ref-4)
4. საქართველოს სსრ მეცნიერებათა აკადემია, ენათმეცნიერების ინსტიტური, ქართული საბჭოთა ენციკლოპედია, *ქართული ენის განმარტებითი ლექსიკონი*, Académie des sciences de RSS de Géorgie, Institut de linguistique, Encyclopédie géorgienne, *Dictionnaire de langue géorgienne*, Tbilissi, 1996, 591 p. [↑](#footnote-ref-5)